



HAL
open science

Des épouses dominées ? Mariages transnationaux, inégalités dans le couple et parcours de vie en France de femmes russes, biélorusses et ukrainiennes

Ronan Hervouet, Claire Schiff

► **To cite this version:**

Ronan Hervouet, Claire Schiff. Des épouses dominées ? Mariages transnationaux, inégalités dans le couple et parcours de vie en France de femmes russes, biélorusses et ukrainiennes. *Recherches familiales*, 2017, I - Famille et argent / II - Mixités conjugales et familiales, 14, pp.95-106. 10.3917/rf.014.0095 . halshs-01492697

HAL Id: halshs-01492697

<https://shs.hal.science/halshs-01492697>

Submitted on 8 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DES ÉPOUSES DOMINÉES ? MARIAGES TRANSNATIONAUX, INÉGALITÉS DANS LE COUPLE ET PARCOURS DE VIE EN FRANCE DE FEMMES RUSSES, BIÉLORUSSES ET UKRAINIENNES

Ronan Hervouet, Claire Schiff

L'article porte sur les parcours de femmes originaires de Russie, de Biélorussie et d'Ukraine, arrivées en France après 1991 et vivant ou ayant vécu en couple avec des hommes français. Basée sur des entretiens biographiques réalisés depuis janvier 2015, à Paris et dans différentes régions de France, notre étude s'intéresse à l'expérience des inégalités au sein du couple en prenant en compte l'articulation entre les trajectoires professionnelles et conjugales de ces femmes. Notre enquête montre que leurs parcours sont différenciés, ne se réduisant pas à des situations monolithiques de dépendance et de domination. Les formes d'accomplissement personnel et conjugal sont relatées selon cinq modes, traduisant des configurations variées d'accommodement aux rapports sociaux de genre plus ou moins asymétriques au sein des couples : la normalisation, l'émancipation, l'ascension, l'autonomisation et le ressentiment.

L'immigration et le couple constituent deux thématiques amplement explorées par la recherche en sciences sociales. Le croisement de ces deux thématiques est plus récent, mais a déjà donné lieu à nombre de travaux, sur le phénomène des mariages mixtes notamment^[1]. Cet article vise à contribuer à ce champ de recherche en s'intéressant à une catégorie d'immigrées encore méconnue, à savoir les femmes originaires des pays russophones (Russie, Biélorussie, Ukraine^[2]) installées en France et ayant contracté un mariage avec un Français.

[1] Claudine PHILIPPE, Gabrielle VARRO, Gérard NEYRAND (dir.), *Liberté, Égalité, Mixité... Conjugales. Une sociologie du couple mixte*, Paris, Anthropos, 1998 ; Mirna SAFI, « Inter-mariage et intégration : les disparités des taux d'exogamie en France », *Population*, vol. 8, n° 63, 2008, pp. 267-298 ; Anne UNTERREINER, *Enfants de couples mixtes. Liens sociaux et identités*, Rennes, PUR, 2015.

[2] Les personnes rencontrées sont russophones – certains entretiens ont été menés en russe. Toutefois, l'usage de la langue russe n'est pas toujours exclusif, certaines personnes pratiquant le bilinguisme (russe/ukrainien ; russe/biélorusse).

L'immigration russe en France qui se développe depuis l'effondrement de l'URSS^[3] reste relativement restreinte comparée à d'autres mouvements migratoires en provenance d'Europe du Sud ou d'Afrique, et compte actuellement près de 60 000 individus^[4]. Elle a la particularité d'être à la fois très féminisée et très diplômée. En effet, d'après les chiffres de 2012, 64 % des immigrés nés en Russie installés en France sont des femmes, ce taux s'élevant même à 80 % parmi les étudiants. Plus de la moitié des Russes entrés en France en 2012 est diplômée de l'enseignement supérieur. Il s'agit d'une immigration dont la motivation première n'est vraisemblablement pas l'accès à un emploi, puisque, à la différence des courants européens, moins de 20 % des migrants russes occupent un emploi dès la première année de leur présence en France^[5]. Nous pouvons en conclure qu'ils, ou plutôt elles, viennent pour d'autres raisons dans un premier temps : études, stages, jeunes filles au pair, ou pour rejoindre un conjoint. Sur ce dernier point on peut noter que sur 100 mariages franco-russes, en moyenne, 95 réunissent un époux français et une épouse russe^[6].

Comment la recherche appréhende-t-elle cette migration récente ? Les migrations féminines post-soviétiques en Europe occidentale et aux États-Unis sont analysées à travers deux types de population : d'un côté, les femmes investies dans l'économie du *care* – comme le cas des migrations d'Ukrainiennes en Italie notamment^[7] ; de l'autre, les femmes ayant recours aux agences matrimoniales internationales et migrant par le mariage^[8]. Ces recherches mettent largement l'accent sur les inégalités économiques ou sur les inégalités hommes-femmes, traduisant de nouvelles formes de domination, dans le travail ou dans le couple, et autorisées par l'émergence de nouveaux flux économiques et informationnels depuis une vingtaine d'années.

Les travaux sur les mariages transnationaux de femmes russophones en Europe de l'Ouest ou aux États-Unis portent essentiellement sur les modalités de la rencontre, en s'intéressant principalement à la « *mail-order bride industry* »^[9]. Ils permettent de comprendre les conditions structurelles des rencontres organisées *via* les agences matrimoniales. Du côté des hommes de l'Ouest, les facteurs explicatifs de la demande seraient les suivants : la condition de célibataire dans certains milieux sociaux où il est difficile de faire des rencontres (notamment dans les mondes ruraux), le malaise face aux transformations des rôles masculin et féminin au sein du couple et l'aspiration à renouer avec des normes traditionnelles^[10], la conformité supposée de

[3] Anne de TINGUY, *La grande migration. La Russie et les Russes depuis l'ouverture du rideau de fer*, Paris, Plon, 2004, pp. 294-317.

[4] Insee, Recensement de la population 2012, exploitation principale, tableau IMG1B : les immigrés par sexe, âge et pays de naissance. Les données Insee sur l'immigration incluent les migrations de Biélorussie, Moldavie et Ukraine dans la catégorie des « autres pays d'Asie ».

[5] *Insee Première*, « Les immigrés récemment arrivés en France. Une immigration de plus en plus européenne », n° 1524, novembre 2014.

[6] Dominique GIABICONI, « Les mariages mixtes franco-polonais. Contours et enjeux », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 21, n° 1, 2005, pp. 259-273. Les statistiques disponibles ne permettent pas de connaître précisément les mouvements migratoires provenant d'Ukraine et de Biélorussie. Notre enquête de terrain semble toutefois indiquer que les formes de ces migrations présentent de fortes analogies avec celles provenant de Russie.

[7] Alissa TOLSTOKOROVA, « Where Are All the Mothers Gone? The Gendered Effect of Labour Migration and Transnationalism on the Institution of Parenthood in Ukraine », *Anthropology of East Europe Review*, 28 (1), 2010, pp. 184-214.

[8] Padma RAO SAHIB, Ruud H. KONING, Arjen VAN WITTELOOSTUJN, « Putting your Best Cyber Identity Forward: An Analysis of 'Success Stories' from a Russian Internet Marriage Agency », *International Sociology*, vol. 21, n° 1, 2006, pp. 61-82.

[9] Que l'on peut traduire par « l'industrie des fiancées par correspondance ».

[10] En analysant « l'inconscient androcentrique » de notre société à partir du monde kabyle, Pierre Bourdieu met en exergue ces normes traditionnelles qui opèrent comme des « constantes cachées ». La domination masculine est ainsi fondée sur la division sexuelle du travail, la structure de l'espace et la structure du temps (Pierre BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, pp. 9-15).

l'apparence physique des femmes de l'Est avec des critères occidentaux de désirabilité. Dans nombre de travaux sont rapportés des témoignages d'hommes de l'Ouest qui dénoncent les effets néfastes du féminisme sur les rapports hommes-femmes, devenus selon eux trop concurrentiels, et dénués de la complémentarité nécessaire à l'épanouissement du couple^[11]. Du côté des femmes de l'Est, les facteurs explicatifs de la demande seraient les suivants : les conditions socio-économiques et leur dégradation, en particulier pour les femmes, dans les années 1990 (exiguïté des logements, chômage), la crise de la condition masculine (alcoolisme, persistance du stéréotype de l'homme soviétique infantilisé), l'accroissement des inégalités dans le couple (intensification du fardeau de la double journée de travail), les violences conjugales, une sexualité peu épanouie, les difficultés pour se remarier après un divorce, le déficit d'hommes une fois passé un certain âge, etc.^[12] Dans une telle perspective, les femmes de l'Est échangeraient leur subordination contre un confort matériel et un meilleur statut social, la migration devenant l'aboutissement d'une forme d'« *échange économique-sexuel* »^[13].

Cette approche soulève deux problèmes. Tout d'abord, elle suggère que ces femmes mariées en France ont migré dans ce but. Or, nous verrons que, si le mariage occupe une place importante dans les migrations, les trajectoires laissent apparaître des unions dont le lien avec la migration n'est pas aussi causal. En outre, cette vision d'un marché empêche de comprendre les dynamiques des couples et les transformations identitaires que la migration provoque et qui se développent sur le long terme. Elle fige les rapports de genre dans une asymétrie de départ qui semble intangible, enfermant les femmes dans une position dominée. Or, la prise en compte des trajectoires sociales montre que ces relations conjugales, si elles sont parfois asymétriques au départ, peuvent aussi être interrogées, questionnées et parfois remises en cause par les femmes elles-mêmes.

Peu d'études ont jusqu'alors étudié les expériences de ces femmes après leur mariage^[14] et aucune recherche n'a étudié ces parcours dans le cas français. Notre propos repose sur des matériaux empiriques essentiellement rassemblés depuis janvier 2015. Nous avons mené une vingtaine d'entretiens, à Paris et dans différentes régions de France, dans des villes et des communes rurales. Pour rencontrer ces femmes, les auteurs ont d'abord sollicité des personnes dans leurs propres milieux d'interconnaissance en France et en Biélorussie puis ont, au terme des premières interviews, demandé aux interlocutrices de les mettre en contact avec d'autres femmes originaires d'ex-URSS résidant en France. Ils ont aussi organisé quelques rencontres *via* des associations de promotion de la culture russe. Les femmes interrogées représentent deux « générations » différentes. Certaines arrivent, parties des décombres de l'URSS : il s'agit plutôt de femmes qui ont actuellement entre 40 et 55 ans, et dont la décision de partir est le résultat des bouleversements dans leur vie personnelle induits par les changements économiques et sociaux des années

[11] Felicity SCHAEFFER-GABRIEL, « Planet-Love.com: Cyberbrides in the Americas and the Transnational Routes of U.S. Masculinity », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 31, n° 2, 2006, p. 340.

[12] Sonia LUEHRMANN, « Mediated Marriage: Internet Matchmaking in Provincial Russia », *Europe-Asia Studies*, vol. 56, n° 6, 2004, p. 865 ; Lynn VISSON, *Wedded Strangers. The Challenges of Russian-American Marriages*, New York, Hippocrene Books, 2001 [1998], p. 210 ; Hélène YVERT-JALU, *Femmes et Famille en Russie d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Éditions du Sextant, 2008, pp. 280-281 ; Mikhaïl STERN, *La vie sexuelle en URSS*, Paris, Albin Michel, 1979, pp. 59-60, p. 69.

[13] Paola TABLET, *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, 2004.

[14] Marian ROSSITER, « Slavic Brides in Rural Alberta », *Journal of International Migration and Integration/Revue de l'intégration et de la migration internationale*, vol. 6, n° 3/4, 2005, pp. 493-512 ; Petra HEYSE, « A Life Course Perspective in the Analysis of Self-Experiences of Female Migrants in Belgium : the Case of Ukrainian and Russian Women in Belgium », *Migraciske i etničke teme*, vol. 27, n° 2, 2011, pp. 199-225.

1990. Ces femmes ont déjà constitué des familles avant l'émigration, ont divorcé, sont venues avec ou sans leurs enfants selon les cas. D'autres femmes, plus jeunes (25-40 ans) profitent de l'ouverture liée à la mise en place de programmes universitaires d'échanges, au déploiement d'un marché de jeunes filles au pair et/ou au développement des nouvelles technologies qui favorisent les rencontres à distance. Si toutes aspirent à fonder une famille, la recherche d'un conjoint n'est formulée *a priori* de la décision de venir en France que par une minorité d'entre elles. En ce qui concerne leurs origines sociales, toutes appartiennent à la « classe moyenne » (ascendante ou déclassée) en termes de revenus et/ou de diplômes. Toutes nos interlocutrices ont un diplôme universitaire. Elles viennent plutôt des villes, grandes ou moyennes, situées en Russie, en Biélorussie et en Ukraine.

En tenant compte d'une diversité de variables telles que l'appartenance générationnelle, l'âge du départ, l'origine géographique, l'origine sociale, le diplôme obtenu, les conditions de départ, la dynamique professionnelle en France et les représentations des rôles genrés au sein du couple, nous pouvons déceler des tendances qui dessinent des trajectoires plus ou moins heureuses et comprendre les points de bifurcation des parcours de vie^[15]. Les formes d'accomplissement personnel et conjugal sont relatées selon les motifs suivants : la normalisation, l'émancipation, l'ascension, l'autonomisation et le ressentiment.

Ces motifs mettent en exergue l'épreuve différenciée de la dépendance vis-à-vis de leur mari, auxquelles les femmes rencontrées ont été confrontées. La dépendance implique qu'il n'est possible d'agir qu'en mobilisant des ressources dont le conjoint a le quasi-monopole. Ces ressources sont essentiellement d'ordres linguistique (maîtrise de la langue), matériel (revenu) et juridique (documents administratifs ouvrant des droits). Cette dépendance objective n'est pas nécessairement ressentie comme telle. Elle n'est éprouvée sur le mode de la contrainte que lorsqu'elle se traduit par un frein à l'autonomie personnelle. L'autonomie renvoie ici à la faculté de construire sa vie conformément aux projets que l'on a soi-même définis. Le désajustement entre dépendance et autonomie apparaît lorsque l'asymétrie de pouvoir est ressentie avec force au sein du couple. Le pouvoir est ici entendu comme « *toute chance de faire triompher au sein d'une relation sociale sa propre volonté, même contre des résistances* »^[16]. La dépendance implique que le conjoint a les moyens d'entraver l'action désirée de son épouse en restreignant l'accès aux ressources évoquées. L'émancipation signifie ici que les contraintes quadrillant les possibilités d'« être en puissance » et de « puissance à être »^[17] sont – au moins partiellement – abolies.

Les différentes mises en récit de la trajectoire migratoire sont ainsi traversées par la question de la dépendance vis-à-vis du mari. Elles mettent à jour des modalités variées d'articulation des dimensions de dépendance, de pouvoir et d'autonomie au sein du couple. Si l'on reconnaît les « *victimes de la domination symbolique* » au fait qu'elles « [accomplissent] *avec bonheur* (au double sens) *les tâches subalternes ou subordonnées qui sont assignées à leurs vertus de soumission, de gentillesse, de docilité, de dévouement et d'abnégation* »^[18], nos analyses montrent que loin d'être une domination unilatérale, cette dépendance au sein du couple peut être au contraire négociée, questionnée, assumée, instrumentalisée ou refusée. En effet, les dynamiques migra-

[15] Marc BESSIN, Claire BIDART, Michel GROSSETTI, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, 2010.

[16] Max WEBER, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971 [1922], p. 56.

[17] Pierre BOURDIEU, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 2003 [1997], p. 313.

[18] Pierre BOURDIEU, *La domination masculine*, op. cit., p. 64.

toires impliquent une gestion variable des inégalités entre les conjoints et traduisent la variété et la plasticité des rapports sociaux de genre au sein des couples franco-russes. Notre enquête montre ainsi que les trajectoires de ces femmes sont hétérogènes, et ne se réduisent pas à des situations monolithiques de dépendance et de domination.

Nous avons pris le parti de présenter cinq cas qui incarnent des modalités particulières d'articulation des trois dimensions de dépendance, de pouvoir et d'autonomie dans les parcours de vie de ces immigrantes. Il ne s'agit pas pour autant de cinq types ou modèles qui auraient une vertu représentative^[19]. L'approche typologique ne peut rendre compte de la complexité des parcours singuliers rencontrés et risque de figer des catégorisations que la perspective diachronique de l'approche biographique adoptée sur notre terrain fait apparaître comme labiles et mouvantes. Si dans les cas présentés les motifs de la normalisation, de l'émancipation, de l'ascension, de l'autonomisation et du ressentiment apparaissent stylisés et dissociés, ils sont souvent mêlés dans d'autres témoignages où, dans un même parcours, ils peuvent s'articuler et/ou se succéder.

◀ La normalisation

Jennifer Patico explique les motivations qui conduisent les femmes des pays post-soviétiques à chercher un conjoint à l'Ouest comme relevant essentiellement d'une aspiration à la « normalité » dans les relations au sein du couple^[20]. Tant le modèle soviétique que la « crise » induite par la montée d'un « capitalisme sauvage » depuis les années 1990, apparaissent à leurs yeux comme des entraves à la possibilité de mener une vie amoureuse, professionnelle et familiale ordinaire et équilibrée. Plusieurs femmes rencontrées qui appartiennent à différentes générations s'inscrivent dans ce schéma dans la mesure où leur situation en France est vécue comme l'aboutissement d'une aspiration à échapper à la « crise ». Il s'agit de femmes qui du point de vue de leur situation professionnelle en France (femme au foyer, ayant effectué seulement quelques stages, travail à temps partiel peu rémunéré) paraissent très déclassées, et qui sont surdiplômées par rapport aux possibilités qu'offre le marché de l'emploi local. Toutefois, elles semblent avoir trouvé un certain bonheur conjugal, une harmonie et un confort dans leur vie familiale, même si objectivement un décalage apparaît entre leur situation actuelle et leurs aspirations professionnelles initiales. Ces femmes acceptent ainsi certaines formes de dépendance parce qu'elles s'affranchissent de nombreuses autres contraintes, liées à la situation économique, à la hiérarchie au travail et à la famille, qu'elles ont connues ou qu'elles redoutaient en Russie. D'ailleurs, on peut rappeler qu'en ex-URSS, dans les années 1990, il a pu apparaître libérateur de se retirer du marché du travail, n'offrant que des emplois pénibles et sous-payés, pour profiter du statut de femme au foyer protégée par un mari à qui on devait en retour se dévouer^[21].

L'une d'elle, Svetlana, aujourd'hui âgée d'une cinquantaine d'années, a connu une carrière universitaire brillante en Russie, mais sa vie conjugale et son ascension professionnelle dans une grande ville du sud de la Russie ont été brutalement interrompues par le chaos de l'ère post-

[19] Jean-Claude PASSERON, Jacques REVEL, « Penser par cas. Raisonner à partir de singularités », in Jean-Claude PASSERON, Jacques REVEL (dir.), *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005, pp. 9-44.

[20] Jennifer PATICO, « Kinship and Crisis: Embedded Economic Pressures and Gender Ideals in Postsocialist International Matchmaking », *Slavic Review*, vol. 69, n° 1, 2010, pp. 16-40.

[21] Hélène YVERT-JALU, *op. cit.*, p. 273.

soviétique. Elle se retrouve seule à devoir entretenir sa fille et ses parents âgés. C'est le désir de retrouver une vie « normale » et un compagnon qui apprécie ses qualités de femme intellectuelle et entreprenante de quarante ans, qui la conduiront à rejoindre un Français rencontré à distance par l'intermédiaire d'une connaissance commune et à s'installer chez lui dans un pavillon confortable dans une campagne isolée d'un département rural. À propos de sa vie à l'époque soviétique, elle dit :

« On vivait très bien. Je gagnais très bien ma vie avec mes deux salaires [comme directrice de musée et comme enseignante], mes conférences et visites guidées. Je pensais que ma carrière allait être flamboyante, et que ça allait continuer comme ça. Je n'ai jamais imaginé que j'allais quitter la Volga. »

Puis, l'URSS s'effondre. Au début des années 1990, les difficultés professionnelles semblent insurmontables, et son mari, lieutenant-colonel dans la police, sombre dans l'alcoolisme, ce qui conduit le couple au divorce.

« Tout a changé. J'avais un peu plus que 30 ans, la fleur de l'âge, et tu comprends que tout ce que tu es capable d'apporter, toute ta renommée, tout ce que tu as fait, toute la passion que tu as investie dans ton travail... Ça ne vaut plus rien. J'ai bien compris que dans cette situation, on ne peut pas trouver des hommes, parce que les hommes de ma génération sont anéantis. Il n'y en a plus. »

Sa fille a alors douze ans. Pour vivre décemment, elle abandonne sa carrière scientifique, accumule les petits boulots puis se reconvertit dans la mode. Quelques années plus tard, une connaissance française donne son numéro de téléphone à un ami, lui aussi français. Elle débute avec lui une relation à distance. Elle connaît un peu la langue française apprise à l'école.

« L'objectif n'était pas d'émigrer, de partir. C'était plutôt un objectif de femme : ne pas rester seule. C'est tout. Voilà, tout bêtement pour moi, parce que j'approchais quand même des 40 ans. C'est normal. Ce n'était pas du tout ma vocation de rester seule [rire]. »

Elle souligne que c'est avant tout l'absence d'une relation affective plus que la situation économique qui la pousse à sauter le pas. Elle rend visite à son futur époux en France pour la première fois en 2001, puis se marie – sa fille est alors majeure et poursuit ses études supérieures en Russie avant de rejoindre la France dans le cadre d'un Master. Son conjoint est cadre et a des revenus confortables. Comme il est en déplacement toute la semaine, elle se retrouve d'abord seule, sans internet et sans voiture dans ce village de la France rurale. Puis elle suit des cours de français, s'inscrit à un Master professionnel, qui ne lui sera finalement d'aucune utilité. *« J'ai compris que je devais faire une croix sur ma carrière universitaire. » « Avec mon Bac + 8 et mes 17 années d'enseignement supérieur, ils m'ont donné une Licence. »* Elle obtient quelques heures d'enseignement dans une université, comme vacataire, fait des traductions diverses, s'investit dans le monde associatif qui promet des coopérations entre les campagnes françaises et russes et garde ainsi des liens étroits avec son pays d'origine. Ces activités lui plaisent mais ne lui permettent pas de gagner plus que « des miettes ». Sa deuxième vie paraît un peu terne comparée à la première, mais elle a trouvé le confort, un mari qui « est aux petits soins », et du temps pour s'adonner à des loisirs comme le jardinage et les cours de tango argentin.

Ce mariage lui permet de reconstruire des projets personnels d'un autre ordre que professionnel. Elle trouve une forme d'épanouissement et d'apaisement dans sa vie en France. Elle ne regrette pas la Russie où la vie professionnelle devenait impossible, la projection dans l'avenir

problématique et la vie conjugale impensable. Sa dépendance objective par rapport à son mari français lui permet de reprendre une forme de contrôle sur sa vie et de conquérir ainsi une forme nouvelle d'autonomie, restreinte certes, mais lui offrant des formes de puissances d'agir qui lui semblaient quasiment anéanties en Russie. Le consentement à la dépendance assure en contrepartie de pouvoir s'appuyer sur des ressources matérielles (confort de vie) et émotionnelles (stabilité sentimentale) qui constituent des « supports » permettant à l'individu d'« exister pour lui-même »^[22], autorisant des formes de subjectivation, qui, si elles n'assurent pas une parfaite indépendance, permettent d'échapper à la menace de déstructuration individuelle qui avait été ressentie en Russie. On comprend dès lors que ce type de parcours peut difficilement se résumer à la manifestation d'une domination masculine d'échelle transnationale. En effet, si on considère qu'« *il y a domination lorsque les rapports sociaux ordinaires (hiérarchies, pouvoirs, inégalités, identifications) ne sont plus considérés par les acteurs eux-mêmes comme normaux, légitimes et fonctionnels, mais comme des empêchements* »^[23], on comprend ici comment certaines formes de dépendance relative ouvrent au contraire des possibles nouveaux. L'accommodement aux asymétries et inégalités dans la situation française, puisqu'elles sont implicitement comparées aux formes d'« *arrangements des sexes* »^[24] du pays d'origine, n'apparaît pas nécessairement comme problématique.

◀ L'émancipation

Certaines histoires s'inscrivent dans un contexte socio-culturel de départ très spécifique à la société ou même à la région d'origine, et qui est mobilisé dans les témoignages comme un cadre explicatif de la décision de partir. C'est le cas de Karina, qui présente une autre facette de la société russe, moins connue que celle de la déstructuration de l'économie post-soviétique et de la défaillance des hommes. La migration et le mariage ont été des ressources pour maîtriser les rapports de dépendance familiaux et potentiellement conjugaux du monde dont elle est originaire. Karina a grandi dans une grande ville de la région du Caucase dans une famille musulmane karatchaï plutôt privilégiée. Son père dirige une usine de BTP et sa mère est infirmière. Elle a suivi quatre années d'études supérieures à la faculté de français. Parlant cette langue mais n'ayant jamais vu un Français de sa vie, elle décide après sa maîtrise qu'il est temps de visiter la France. Ses parents étant opposés à ce qu'elle devienne jeune fille au pair, elle s'inscrit en 1999 dans une université du centre de la France où elle passe un an à étudier les lettres modernes. Cette première expérience est difficile, car elle reste très isolée. L'année suivante, elle obtient un travail de traductrice à Moscou dans une entreprise française et découvre les relations de travail dans un contexte qu'elle décrit comme quasi-colonial :

« *J'ai vu une telle différence de traitement, c'était horrible. Par exemple, il y avait un frigo pour les Français avec un cadenas... À la cantine, ils mangeaient à part. Les Français ne s'intégraient pas. Et les Russes étaient vraiment mis à part, sans parler des salaires...* »

[22] Robert CASTEL, Claudine HAROCHE, *Propriété privée, propriété sociale et propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Paris, Fayard, 2001, p. 31.

[23] Éric MACÉ, *L'après-patriarcat*, Paris, Seuil, 2015, pp. 110-111.

[24] Erving GOFFMAN « The Arrangement between the Sexes », *Theory and Society*, vol. 4, n° 2, 1977, pp. 301-331.

Elle souhaite trouver de meilleures conditions de travail en France et espère aussi, en quittant la Russie, échapper à son destin d'épouse karatchaï :

« Je voulais me détacher de mon entourage au Caucase, parce que je fais partie d'un peuple qui a sa propre langue, on est musulmans. Il y a tout un rituel, le mariage... tout cela m'horripile absolument. J'étais déjà à 100 % persuadée que je ne voulais pas du tout rentrer dans le jeu. Tandis que je savais pertinemment qu'un jour ou l'autre, ça allait me rattraper. J'avais une certaine liberté au niveau des études. Mes parents sont cultivés... Mais il fallait surtout se marier avec les siens. Les hommes qui reviennent après des études à Moscou et qui se cherchent une petite Karatchaï pour se marier, c'est pas mon truc. »

Elle décide donc de repartir en France poursuivre ses études dans la ville où elle a déjà séjourné et, cette fois, les choses se passent autrement : *« Je me suis retrouvée avec un groupe d'amis qui étaient vraiment adorables. On a commencé à sortir. J'ai commencé à faire des choses intéressantes avec eux... »* Une de ces amitiés se transforme progressivement en relation amoureuse. Son compagnon accède l'année suivante à un emploi de cheminot, et elle-même s'insère sur le marché du travail en cumulant des vacances d'enseignante de russe et des contrats de traductrice. Après deux années de vie commune, ils décident de se marier. La mère de Karina prend la nouvelle comme une tragédie. Pour marquer leur désapprobation, ses parents ne viennent pas au mariage mais insistent tout de même pour y contribuer financièrement. Ils accueillent finalement le couple pour leur voyage de noces, tout en cachant au début à leur entourage la réalité de leur relation, inventant ensuite à son mari des origines karatchaï et un emploi prestigieux. La réconciliation complète aura lieu suite à la naissance de leur fils, puisque la mère de Karina viendra passer un mois en France pour l'aider. Cela est vécu au début par son mari comme une forme de dépossession. Après la naissance de leur deuxième enfant, il prendra cette fois un congé parental. Karina apprécie le partage des rôles dans son couple et explique que si elle a épousé un Français, *« c'est pas pour faire des idioties de là-bas »*. Mais cette émancipation dans son couple ne l'empêche pas de maintenir des liens très forts avec sa famille. Elle passe les deux mois d'été chaque année chez ses parents avec ses enfants, a une nounou russophone ; ses enfants ont la double nationalité et sont bilingues. Ce lien permet à la fois de les maintenir dans la culture russe et karatchaï, et d'ouvrir l'esprit de ses parents à la culture française. Elle explique par exemple qu'à force de goûter aux *« bons petits plats »* que son mari prépare, son père finit par se dire qu'à sa retraite, il se mettra peut-être à la cuisine. Cela était inconcevable quelques années auparavant.

Ici, la migration apparaît comme un moyen d'affirmer son autonomie et son désir de définir soi-même sa destinée sans se conformer à des prescriptions extérieures. Le mariage favorise cette émancipation et cette individualisation non seulement parce qu'il permet d'échapper à un scénario imposé dans son milieu d'origine, mais aussi parce que les relations conjugales égalitaires, telles qu'elles sont décrites, reposent sur un partage des tâches et le refus de normes genrées traditionnelles surplombantes auxquelles Karina a échappé en migrant en France. Les dynamiques professionnelle et conjugale autorisent l'accès à une autonomie recherchée et un affranchissement par rapport à des dépendances et des normes imposées ressenties comme inconciliables avec un épanouissement individuel. Cette autonomie conquise et apaisée permet en retour de renouer des relations avec sa famille en Russie.

◀ L'ascension

Le parcours de Maria, d'une préfecture du centre de la France, est paradigmatique de ces quelques cas que nous avons rencontrés de jeunes femmes qui ont réussi à combiner une insertion professionnelle satisfaisante – puisqu'elles occupent des emplois de cadre – et un mariage réussi tant du point de vue du statut social du mari (issu de famille bourgeoise, profession très prestigieuse) que de celui de l'entente dans le couple.

Née en 1978, Maria est originaire d'une ville de l'ouest de la Biélorussie. Elle a appris le français à l'école, dans un établissement jumelé avec un collège français d'une ville du centre de la France. Après l'équivalent du baccalauréat, elle revient dans cette ville comme jeune fille au pair. Elle rencontre alors celui qui deviendra son premier mari. Il travaille dans la gendarmerie et est muté dans un DOM. Elle le suit mais ne se satisfait pas de son statut d'épouse dépendante, même si ses relations avec son mari sont bonnes. Après quelques années loin de la métropole, ils reviennent dans leur ville d'origine et elle reprend ses études. Diplômée d'un master, elle est embauchée dans le service des affaires culturelles de la ville. Elle a un statut reconnu et touche un salaire satisfaisant. Plus indépendante professionnellement, elle souhaite aussi plus d'indépendance dans son couple. Elle divorce finalement, même si elle continue d'entretenir de bonnes relations avec son ex-mari. Au bout de quelques années, elle rencontre quelqu'un d'autre et se marie à nouveau. Son mari actuel, architecte, a des revenus confortables. Elle parle de son mariage réussi avec une satisfaction réelle et une forme d'autodérision. Son mari est beau, intelligent, a une belle situation, la gâte. Adolescente, elle rêvait d'avoir avant 40 ans une belle situation et une belle bague. Elle a tout obtenu. Elle vit dans un quartier bourgeois et s'en félicite, tout en s'en amusant.

Ici, l'inégalité dans le couple n'est pas vue comme problématique. Maria s'investit davantage que son mari dans les tâches domestiques et l'éducation des enfants et bénéficie de revenus moins importants que lui. Mais cette inégalité est assumée et n'est pas interprétée comme un frein à l'émancipation individuelle. Assurée de son indépendance par un travail salarié bien rémunéré et gratifiant, elle se présente à la fois comme moderne et se conformant à certaines dimensions du rôle féminin traditionnel (s'occuper des enfants, s'occuper de son mari) en manifestant réflexivité et distance par rapport à ces attributions genrées. Elle moque le féminisme entendu comme la défense d'un égalitarisme strict au sein du couple et défend au contraire l'idée qu'une maîtrise des codes de séduction, comprenant la mise en scène de certains traits de la féminité classique (présentation de soi, soin apporté à l'apparence physique, anticipation des désirs du mari), participe au succès conjugal sans mettre en cause son autonomie. La séduction est présentée comme un jeu dont la femme peut sortir gagnante si elle n'est pas arc-boutée à des principes rigides. La « féminité » n'implique pas une minoration de soi mais au contraire manifeste la maîtrise complète de son pouvoir d'agir sur son environnement. Dans ce type de discours, le rôle féminin traditionnel n'est pas endossé dans sa totalité. Ce rôle est plutôt appréhendé dans ses différentes dimensions, certaines pouvant être tenues sans difficulté (la coquetterie, l'attention au mari), tandis que d'autres sont évitées (certaines tâches domestiques peuvent être destinées au mari – mettant en scène la modernité du couple, d'autres attribuées à du personnel de service – assistantes maternelles, aides ménagères). On comprend ainsi la cohérence du discours de Maria qui présente sa situation comme conjuguant harmonieusement réalisation professionnelle, amour conjugal, éducation parentale et confort matériel.

◀ L'autonomisation

Ces cas combinent des expériences de mariages douloureux – conduisant parfois au divorce – avec une insertion professionnelle réussie ayant permis d'échapper à des situations de dépendance plus ou moins pénibles. Ces histoires sont relatées sur le mode de la découverte progressive d'un univers des possibles que permet une exposition assez longue à d'autres normes que celles qui ont été intériorisées durant la socialisation dans le pays d'origine. Plusieurs entretiens montrent que la socialisation progressive dans le pays d'accueil modifie le regard porté sur les relations conjugales et tend à accroître la demande d'égalité entre conjoints. Ces récits mettent en scène des couples dans lesquels les hommes adhèrent à une représentation plutôt traditionnelle des rôles masculins et féminins. Ce qui apparaissait, aux yeux de l'épouse, acceptable ou même désirable au début du parcours devient progressivement source d'irritations, voire de conflits. La dépendance est alors vécue comme un frein à l'autonomie.

Elena est originaire d'un petit village de Biélorussie. Née en 1980, elle est diplômée de l'université. Après ses études à Minsk, salariée dans une banque, elle reste célibataire. Ne trouvant pas de mari, elle se tourne vers des agences matrimoniales. Elle rencontre ainsi son mari français en 2006 – elle ne parle alors pas le français et communique avec lui en anglais. Elle se marie l'année suivante et elle accouche de leur enfant en 2009. Son époux est ouvrier agricole mais bénéficie financièrement de l'aide de ses parents, membres des professions intellectuelles supérieures. Le couple vit dans un petit village. Le récit de sa vie de couple fait apparaître son irritation grandissante par rapport à sa dépendance vis-à-vis de son mari. Le couple ne s'accorde pas sur les dépenses du ménage, sur la répartition des tâches domestiques, sur l'éducation des enfants et il y a des mésententes en termes de régularité des rapports sexuels.

Petit à petit, Elena gagne en indépendance. Elle progresse en français et obtient son permis de conduire. Elle s'enregistre comme auto-entrepreneur, fait des retouches et travaille aussi un temps comme vendeuse, à temps partiel. En 2012, elle est recrutée comme ouvrière dans une solide entreprise locale pour 1 300 euros par mois. C'est à cette époque qu'elle décide d'aller voir l'assistante sociale, à propos des désaccords dans son couple sur la sexualité. « *Vous ne devez rien du tout, il n'a pas le droit* », lui dit-elle. Enfin, elle acquiert la nationalité française en 2013. Cette indépendance acquise, elle souhaite acquérir l'autonomie qu'elle ne trouve pas dans son couple. « *Je dois me protéger, ça ne peut pas durer comme ça [...]. Ça a commencé à mal tourner. Si un jour il me met à la porte, je vais où ? J'ai anticipé [...]. Un soir, je suis venue le voir. Si tu veux qu'on se sépare, je suis d'accord.* » Ce témoignage expose avec force l'épreuve de la dépendance conjugale. Celle-ci apparaît d'autant plus insupportable qu'elle contraint Elena à agir contre son gré dans ses activités domestiques, parentales et sexuelles. La résistance à cette hétéronomie passe par l'accès à l'indépendance linguistique (maîtrise du français), professionnelle (emploi), matérielle (revenu stable) et juridique (nationalité) qui culmine par une demande de divorce.

◀ Le ressentiment

Dans ce schéma on trouve, comme dans celui de la « normalisation » illustré par Svetlana, des femmes qui vivent leur trajectoire professionnelle en France comme un déclassement. Mais ici, la dépendance est subie et vécue sur un mode plus douloureux. Comme les déceptions profes-

sionnelles ne sont pas compensées par un confort de vie qui apparaîtrait nettement supérieur à celui qui caractérisait la vie avant la migration, ni par un épanouissement dans le couple, ces femmes tendent à développer une forte nostalgie à l'égard de leur pays d'origine qui peut prendre la forme d'une survalorisation compensatrice de tout ce qui se rapporte à la culture russe. Tania est directrice d'une association qui promeut la culture russe à Paris. Elle a la quarantaine passée et est originaire d'une ville russe d'importance régionale dans laquelle son père a longtemps occupé une position prestigieuse. Elle est arrivée en tant qu'étudiante boursière du gouvernement français à la fin des années 1990, pensant effectuer une année d'études, puis rentrer en Russie pour y devenir professeur. Finalement, elle s'engage dans un projet de thèse en littérature, enchaînant divers petits boulots : baby-sitter, vendeuse, auto-entrepreneuse dans le tourisme. Alors que sa vie est relativement confortable, elle continue à entretenir le projet de retourner un jour en Russie. Mais ses relations plus ou moins brèves avec des hommes peu pressés de fonder une famille, lui font prendre conscience du temps qui passe. Partant d'une démarche réfléchie et du sentiment que sa jeunesse est finie, elle décide de rechercher une relation stable en recourant à un site de rencontres en ligne. Elle épouse un homme divorcé qui a un enfant adolescent et qui travaille pour une multinationale. Bien que sa situation administrative soit incertaine, elle souligne qu'elle ne s'est pas mariée pour obtenir des papiers : « *Je me suis mariée enceinte de huit mois.* » Après son accouchement, elle se rend compte qu'elle ne rentrera pas en Russie, et s'investit alors entièrement dans l'éducation de sa fille. Ceci la conduit à abandonner sa thèse, pourtant quasiment achevée, et à interrompre pendant quelques années ses activités professionnelles.

En filigrane, on perçoit les déceptions de la vie conjugale, et plus généralement d'une trajectoire professionnelle un peu chaotique qui s'est dégradée à partir de la naissance de son enfant. Son époux parle peu. « *J'ai un mari qui s'occupe de lui-même* », dit-elle sur le ton de la fatalité teinté d'amertume. Dans ses interactions quotidiennes avec les Françaises, avec lesquelles elle n'imagine pas pouvoir nouer des relations d'amitié sincères, elle ressent une forme d'indifférence, de condescendance ou de mépris. Elle rapporte cette anecdote significative. Dans le cadre des activités de l'association qu'elle anime, elle explique à une mère française : « *Je lis en russe à mon enfant.* » Son interlocutrice lui répond alors : « *Vous ne savez pas lire en français ?* » Tania est blessée : « *Mon Dieu, mon mari me demande de corriger son français quand il écrit.* » Elle ajoute que dans sa famille, on était amateurs de musique classique et de littérature.

Pour Tania, la frustration de ne pas avoir connu une trajectoire professionnelle conforme à ses aspirations et à la position attendue par son milieu d'origine est aggravée par un mariage qui n'est clairement pas très satisfaisant, et qui la maintient dans un certain état de dépendance. Elle dit de sa vie conjugale : « *Ça ne me convient pas mais j'assume pour le moment.* » On peut noter une forme de compensation et de report de la dignité et du désir d'ascension sur l'enfant, quitte à différer la rupture dans le couple. Elle investit beaucoup dans l'éducation de sa fille qui porte un prénom russe, visant sa réussite scolaire, cherchant à lui trouver un professeur de piano russe qui habiterait son quartier et à la faire baptiser selon le culte orthodoxe. Ces processus identitaires se manifestent ainsi par un attachement très fort à la langue russe, mais aussi à différents aspects civilisationnels (culture lettrée, musique classique, religion orthodoxe). Parmi les femmes comme Tania et Svetlana, qui ont connu un net déclassement, le discours dénonçant le regard que portent les médias et les politiques français sur le rôle du gouvernement russe dans le conflit en Ukraine est le plus virulent, tant la « trahison » perçue de l'Europe par rapport à la

Russie semble refléter une déception personnelle de ne pas être reconnue à sa juste valeur. Tania retrouve dans l'univers civilisationnel russe les supports de dignité qu'on lui dénie en France. Aussi se déclare-t-elle « *pro-Poutine* ». Son mari aussi d'ailleurs, ce qui fait un point de convergence dans leurs existences éloignées.

◀ Conclusion

Ces récits biographiques montrent que des femmes présentant des caractéristiques socio-économiques proches vont connaître des trajectoires sociales, professionnelles et familiales divergentes. La prise en compte du croisement de l'émigration, du projet d'études ou d'insertion professionnelle et du projet conjugal et familial, c'est-à-dire de leurs expériences dans le mariage et dans le travail, rapportées aux conditions éprouvées dans le pays d'origine et aux cadres normatifs de celui-ci, permet de comprendre les points de bifurcation des parcours de vie ainsi que les points de vue des femmes sur leurs propres existences. Elle éclaire aussi des modalités différenciées d'appréciation de l'expérience migratoire et les rapports contrastés au pays d'origine manifestés dans les discours.

Au-delà de la problématique des inégalités dans le couple que permettent d'explorer les histoires des femmes rencontrées, les trajectoires transnationales de ces femmes nous interrogent sur les expériences migratoires telles qu'elles se développent à une époque où l'immigration coloniale, ouvrière et masculine, qu'Abdelmalek Sayad considérait comme l'incarnation exemplaire des contradictions de l'immigration, n'est plus la forme prédominante^[25]. Aujourd'hui émerge une nouvelle figure de l'immigration ; majoritairement féminine^[26], beaucoup plus diplômée, et qui ne s'inscrit pas dans les dynamiques collectives d'une immigration communautarisée, structurée en réseaux autour d'institutions, de regroupements géographiques et d'activités spécialisées. Les histoires des femmes russes, biélorusses et ukrainiennes rencontrées témoignent de dynamiques migratoires très individualisées qui ne sont plus impulsées par des impératifs structuraux, économiques ou politiques qui détermineraient les trajectoires individuelles (besoins de main-d'œuvre, flux de réfugiés fuyant la misère et la guerre). La réalité migratoire est aussi faite de projets individuels, qui s'inscrivent certes dans des contextes géopolitiques particuliers, mais qui sont aussi le fruit d'opportunités diverses dans des trajectoires marquées par les nouveaux supports de la mondialisation.

[25] Abdelmalek SAYAD, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck, 1991.

[26] Cris BEAUCHEMIN, Catherine BORREL, Corinne REGNARD, « Les immigrés en France : en majorité des femmes », *Population & Société*, n° 502, 2013, pp. 1-4.